

DANIEL BOUGNOUX

Les Balkans comme métaphore

« *Le réel est à la charge du plaignant* »

Jean-François Lyotard

Raillée, dénoncée, passée à tabac dans les principaux médias, la médiologie se relèvera-t-elle de ce qui est devenu « l'affaire Debray »¹? Quoi qu'en dise son fondateur, il est au moins devenu clair qu'elle entretient plus d'un rapport avec eux; et s'ils l'ont récemment ratrapée et malmenée, c'est une raison de plus pour s'intéresser enfin à leur nécessaire articulation. Avons-nous tiré au clair ce que « média » veut dire? Un monde d'artifices ténébreux, une réalité de deuxième ordre pas vraiment « bonne à penser »... Construire cette médiologie, c'est essayer de comprendre la fabrication de l'opinion, du consensus, de la croyance ou de l'actualité, bref ces petites « religions horizontales » qui ne supposent pas moins de transmission que les grandes...

1. Voir les articles reproduits en annexe de ce numéro.

Au jour le jour nos médias façonnent notre attention, notre imaginaire, nos désirs ; ils ponctuent notre calendrier (effet d'agenda) et ouvrent ou ferment notre espace (ils retracent nos frontières sensorielles et morales, identitaires), en nous dictant le bon, le vrai, le juste, l'urgent, le mauvais ou le négligeable... C'est d'abord nous-mêmes que nous cherchons et contemplons dans ces grands miroirs du monde, qui nous servent aussi d'horloge et de compas. C'est pourquoi l'opposition postulée par Debray entre la transmission (réservée à l'École, l'Église, l'État) et la communication (abandonnée aux médias) me semble peu tenable : l'une, argumente-t-il opère dans le temps, l'autre dans l'espace. Mais comment tenir celui-ci indépendamment de celui-là ? Une interrogation un peu fouillée sur les échelles de croyance nous montrerait le religieux (dont la double étymologie, *religere/religare*, désigne à la fois ce qui transmet et ce qui relie) au travail dans les circonstances les plus triviales de nos vies, dans nos façons de lire le journal, de regarder la télévision... Les mécanismes du consensus, qui culminent dans les formes dures et fièrement proclamées de l'idéologie et de la foi, s'observent dès les actes les plus infimes qui tissent au jour le jour ce qu'on appelle une *actualité*.

Parce qu'ils nous relient, et que leurs fonctions de relation priment sur les contenus de leurs messages, les médias servent aussi à faire la guerre. On a beaucoup dit que la première victime d'une guerre, c'est l'information ; on pourrait ajouter que la guerre optimise entre les individus d'un même camp la communication, ou les attaches communautaires. De sorte que le fonctionnement quotidien des médias ne se révèle jamais mieux que par l'exception de la guerre, qui dénuce la règle. Jean-Claude Guillebaud s'est scandalisé au mois d'avril que l'OTAN bombarde la télévision de Belgrade, comme si celle-ci ne prenait pas activement part au conflit ! Comme si l'information ne se trouvait pas enrôlée, par les Alliés comme par Milosevic, aux ordres du *gros bâton*. L'objectif de toute information n'est pas de décrire le monde, mais de construire par les mots et les images *un* monde acceptable, où les intéressés puissent s'y reconnaître, et y poursuivre leur coopération. L'information (en temps de paix déjà) est stratégique : la *sémiosphère* – le monde où l'on agite des mots et des images – n'a pas son but en elle-même, nos signes sont des traces ou des cadres de chaînes d'actions, par lesquelles nous tentons d'agir sur autrui, et par cette médiation de modifier un état du monde.

Il y a deux façons de riposter au bâton de l'information, le tordre dans l'autre sens en relayant les affirmations de l'autre camp, ou, plus difficilement, analyser les conditions d'énonciation des médias dominants. La première voie, idéologique, n'est pas sans mérite : là où le consensus domine

dangereusement, il est tentant au nom même du débat ou du devoir critique de provoquer l'électrochoc en faisant brusquement entendre l'autre croyance. Mais on ne critique pas une croyance en lui opposant son antagoniste, la véritable critique suppose une sortie par le haut, qui analyse les conditions de la croyance ou de la domination logées dans l'appareil des médias. Cette *ascension médiologique* n'a pas vraiment inspiré la « Lettre » de notre voyageur : il a préféré dans un premier temps jouer la carte idéologique, au risque de ruiner son crédit d'intellectuel critique. Régis Debray a cru pouvoir aller *ad rem* sans précautions particulières, immédiatement, mais il n'avait pas grand-chose à dire sur le Kosovo au terme d'un voyage de quelques jours, et ses « choses vues » étaient un peu courtes ; il prétendait avec son article du *Monde* court-circuiter les observateurs présents sur le terrain (journalistes, ONG, représentants internationaux), et les médias se sont cruellement vengés : le retour du boomerang fut terrible ! Les précautions et l'analyse critique sont venues plus tard, dans l'article de *Marianne* (« Doutez ! »), puis dans *Le Monde Diplomatique*, quand le mal était fait. Toutefois, en *victimisant* l'imprudent médiologue et en tournant l'idée médiologique en raillerie, la presse se trompe de cible.

La médiologie s'efforce de mieux comprendre quelle relation étroite rattache les médias et nos milieux, dont ils sont à la fois la cause et l'effet. En construisant l'espace et le temps collectifs, ils ne peuvent demeurer sans effets sur la délimitation des territoires et les appartenances identitaires ; ils sont donc spontanément ou constitutivement *chauvins*. D'où la question qui court à travers ce numéro : notre information peut-elle s'exempter de tout chauvinisme ? Une information apatride ou mondiale est-elle concevable ? Pouvons-nous sauter par-dessus nos milieux ? Le médiologue et le journaliste ont là-dessus beaucoup à se dire, et gagneraient à dialoguer au lieu de s'ignorer ou se moquer...

Sous la loupe des Balkans

Le réel est par définition chose morcelée, débordante, rebelle à la vision d'un seul ou de surplomb. Il faut pour en dresser une carte pas trop infidèle se mettre à plusieurs, aller sur le terrain, recouper les angles de vue, prendre son temps... Si l'on songe que la science est devenue collective, et que l'idée d'un chercheur isolé ferait aujourd'hui sourire ou semblerait d'un autre âge, il faut reconnaître de même que la collecte ou la construction de l'informa-

tion est intensément sociale, et que sa validation passe par des filtres successifs. En régime démocratique, dont le pluralisme de la presse constitue le meilleur baromètre, cette validation repose sur la contradiction ; de même une idée ou une théorie scientifique est une assertion ouverte à la réfutation. Toute information que nous tenons pour vraie est ainsi entourée d'un halo argumentatif, ou d'un contexte polémique sous-jacent à son énonciation ; une preuve, entre autres, que les Américains ont débarqué sur la Lune le 21 juillet 1969 et que les images de la mission Apollo n'ont pas été *bidonnées* dans un quelconque Nevada, c'est que les Soviétiques n'ont pas crié à la supercherie...

Si nous appelons information l'assertion ouverte par principe à la réfutation, on voit qu'elle sonne le glas des visions du monde, et que le journaliste-reporter dérange presque nécessairement l'idéologue. Les *views* (objets de croyance, d'éditoriaux, de tribune et d'effets de menton) sont nécessairement menacées ou rongées par les *news* : « ceci tuera cela »...

Mais ces mêmes *views* résistent et gardent un bel avenir parce que la diversité du réel est difficile à penser, et presque répugnante : si grand est notre désir de certitudes, ou de schémas clairs, faciles à mémoriser et si possible manichéens (car c'est une loi des récits d'être structurés par l'antagonisme, depuis la tragédie antique et l'administration rhétorique de la preuve devant le tribunal)... La complexité des phénomènes décourage, et restaure invinciblement la croyance ou le parti pris contre l'information. Notre conscience a horreur du vide, et nous supportons mal les questions sans réponse : partout où l'information manque, la *doxa* vient boucher les trous.

C'est particulièrement vrai pour la guerre des Balkans, si l'on songe que ce nom même est synonyme depuis le XIXe siècle de complication monstrueuse, de casse-tête culturel et politique, de défi à l'information et au calme examen des problèmes. L'imbroglio balkanique, et son traitement par les médias, servent de loupe grossissante pour les abus et les simplifications que nos appareils d'information ont coutume d'infliger à la complexité, parfois impensable, du réel. Si « le réel, c'est ce qui ne se laisse pas symboliser » (Lacan), il faut pour représenter l'actualité élaguer, schématiser, oublier, bref rendre les phénomènes *présentables*.

Quel regard de surplomb porter sur les Balkans ? Comment en retenir l'histoire, pourtant indispensable à l'intelligence de leurs convulsions ? Comment décrire sans tomber dans une rhétorique ou un vocabulaire partisans, comment sur un pareil terrain ne pas choisir son camp ? Car les mots, les chiffres, les images employés pour dire ou montrer les combats font *eux aussi* la guerre.

Confronté au piège balkanique, chacun consulte sa boussole – qui peut être l’antiaméricanisme, les souvenirs de la guerre de 1939 ou le sentiment de l’urgence humanitaire – et ces choix ne conduisent pas aux mêmes conclusions...

On aimerait que l’information demeure dans le royaume de la connaissance pure et qu’elle plane souveraine au-dessus de l’action et de ses intérêts humains, trop humains comme la chouette de Minerve après la bataille. Mais depuis quelques décennies, les études de pragmatique sont venues corriger une logique et une première linguistique naïvement tendues vers une vérité conçue en termes de représentation ; ce tournant, que la médiologie prolonge, montre dans tout discours la partie d’une action ; il enseigne qu’un processus cognitif est le maillon d’une chaîne pratique : on parle, on s’informe, on argumente des assertions « irréfutables » pour mieux agir sur le monde, ou modifier la conscience de ses partenaires ; et cette action ou cette vérité pratique dans laquelle sont enchâssés tous nos discours peut également viser un certain confort relationnel, ou la reconduction d’une image de soi et des autres. Par le traitement de *notre* information, toujours très sélective, nous stabilisons notre identité, ou notre *monde propre*, que nous soumettons à la ratification de nos interlocuteurs. Cette fragmentation irréversible des mondes propres, autant que le modèle actif, dialogique, polémique revendiqué par la pragmatique, trouveraient dans l’histoire et la géographie des Balkans une terrible métaphore.

Le chauvinisme de l’information

Il faut toujours en revenir, pour cadrer ces problèmes, à la notion de clôture informationnelle. Rappelons-nous que chaque organisme ne peut et ne sait traiter que *son* information, et que cette clôture (organique, psychologique, culturelle ou sociale) est une donnée première du fameux « traitement » ; de même chaque pays a sa propre actualité, et c’est toujours une surprise de voir changer celle-ci en traversant une frontière. Comment notre information, donc les médias qui la véhiculent, seraient-ils désintéressés ? Nous leur demandons avant tout de nous ancrer ici et maintenant, de nous découper un territoire, de nous fixer un agenda, de nous orienter dans un espace et un temps que nous puissions dire vraiment *nôtres*.

Il paraît qu’aujourd’hui l’information se mondialise. Nous aurions fait reculer le village, nous apprendrions en direct les malheurs des autres... Mais

à ces derniers, nous n'entendons généralement rien. Le prix à payer pour l'ouverture informationnelle, c'est de traiter les informations ainsi gagnées sur le mode évasif ou sentimental. Or le sentiment est presque toujours antagoniste à l'information véritable. Il nous ouvre l'espace – nous nous découvrons davantage solidaires de peuples géographiquement très éloignés – mais il blanchit l'histoire : nous comprenons difficilement leurs malheurs. D'où l'humanitaire, qui constitue quand même un indéniable progrès : comme chante Souchon, « c'est déjà ça ».

Au cœur de l'information, il convient d'isoler l'étrange valeur de la *pertinence*. Cette valeur est plus délicate ou complexe à manier que celle de vérité, car elle relève de la pragmatique. La pertinence donne un tour d'écrou à l'information, en ajustant celle-ci à des paramètres spatio-temporels, psychologiques et sociaux : l'information pertinente touche *tel* individu *ici* et *maintenant*, et laisse tel autre – ou le même en d'autres circonstances – indifférent. Or la mondialisation (bien réelle) des flux d'information à travers quelques agences ou quelques chaînes de télévision comme CNN, se heurte nécessairement à ce mur de la pertinence. Il se pourrait que l'information demeure une valeur bizarrement locale, ou sujette aux *milieux*.

L'information, c'est ce qu'on traite et non ce qu'on subit, car on peut toujours laisser tomber ou refuser de comprendre, ou de reprendre, une information : le non-traitement fait partie des options. Là-dessus encore, les Balkans font loupe. Combien de Serbes se seront sentis concernés par les souffrances des Kosovars ? Et combien d'Occidentaux par celles, bien réelles, des Serbes sous les bombardements de l'OTAN ?

« Les hommes éveillés habitent le même monde ». Cette formule prêtée à Héraclite semble aujourd'hui optimiste ; elle voudrait naïvement rabattre l'information sur l'universalité logique de la science ou des techniques, mais l'ethnique résiste infiniment, du côté des cultures, des imaginaires, des mémoires... On s'efforce de les normaliser (notamment à l'école), mais l'appareil d'information fragmente aujourd'hui nos mondes plus peut-être qu'ils ne les standardise, ils balkanise les grandes identités collectives, comme ils pulvérise les « grands récits ». Les mondes propres et leurs revendications identitaires, ou la passion démocratique du droit à l'expression et à la valorisation des différences, subordonnent toujours davantage la vérité à la pertinence. Les mondes des Croates, des Serbes, des Kosovars sont incommensurables, ou dans un pluriel insurmontable, et leurs informations incommunicables, tant les mots et les images qui les véhiculent sont infusés d'histoires, lourds de rêves et de drames...

Croyance, croissance

Il conviendrait enfin de revenir aux conditions logiques et psychologiques de l'assertion, qui ont suscité beaucoup de travaux depuis Peirce ou Frege². L'analyse du jugement assertif, du type « la mer est belle et peu agitée », révèle en effet qu'à côté de la représentation d'un état du monde, toute phrase exprime un état du sujet énonciateur, à savoir sa croyance qu'il en est bien ainsi, et à travers cette croyance son engagement de locuteur, son projet d'amener l'auditeur à partager la même opinion. Non seulement l'auteur d'une telle assertion professe à travers celle-ci un petit acte de foi – car il serait contradictoire de dire « la mer est belle, mais je ne le crois pas » –, mais il s'efforce en le faisant d'influencer son interlocuteur. On découvre ainsi dans la communication d'une information, aussi neutre soit-elle, une dimension volitive, une force militante : asserter, c'est croire et chercher à faire croire, exiger des autres la ratification de cette croyance. Car toute croyance veut croître, et ne se soutient que d'être partagée.

Il existe un lien obscur et fort – un croisement – entre l'exigence de croire et de croître : nos croyances servent avant tout notre croissance, individuelle et sociale. « Vivre, écrit Régis Debray, c'est se raconter des histoires »... Nous verrons dorénavant dans le grand récit de nos informations, avec leurs partialités, leurs lacunes et leurs partis pris, d'abord des ruses de la vie ; elles construisent et reconduisent patiemment, au jour le jour, ce que Wittgenstein appelait des images du monde ou des formes de vie : « cet arrière-plan dont j'ai hérité sur le fond duquel je distingue le vrai du faux »³. Mais le même lien au fond s'observerait entre information et formation. Aucune société ne peut se fonder sur l'information seule, en ce qu'elle a d'universalisable sur le modèle des sciences et des techniques, car celles-ci n'entraînent aucun découpage symbolique, et drainent assez peu d'histoire, de mythe ou de mémoire. En revanche l'information que je sais traiter, et que je désire reprendre pour en propager et en partager les effets, est enchâssée dans la croyance, toujours première ou d'un autre ordre que nos informations proprement dites.

Sur ce primat de la relation et de la croyance, ce fantôme de la communauté au cœur de l'information, ce pilotage de la vérité par la pertinence et de l'énonciation par la *force* assertive, les études de pragmatique apportent aujourd'hui des réflexions essentielles pour une intelligence médiologique de la logique des médias.

2. Sur les modèles logiques de l'assertion, et sur une approche « ac-tancielle » résolument anti-représentationnelle de la parole et de l'information, on consultera la très claire mise au point proposée par Denis Vernant dans *Du discours à l'action* (PUF, Paris 1997), qui ne laissera aucun médiologue indifférent.
3. Ludwig Wittgenstein, *De la certitude*, cité par D. Vernant, *op. cit.* page 65.